Emilie du Châtelet, *Réflexions sur le bonheur*, 1779.

Extrait 1

Or, une passion telle que je viens de la peindre, produit un abandonnement de soi-même qui rend incapable de tout art ; l'amour perce de tous côtés ; on commence par vous adorer, cela est impossible autrement ; mais bientôt la certitude d'être aimé, & l'ennui d'être toujours prévenu, le malheur de n'avoir rien à craindre, émoussent les goûts. Voilà comme est fait le cœur humain, & qu'on ne croie pas que j'en parle par rancune : j'ai reçu de Dieu, il est vrai, une de ces âmes tendres et immuables qui ne savent ni déguiser, ni modérer leurs passions, qui ne connaissent ni l'affaiblissement, ni le dégoût, & dont la ténacité sait résister à tout, même à la certitude de n'être plus aimée ; mais j'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avait subjugué mon âme; & ces dix ans, je les ai passés tête-à-tête avec lui sans aucun moment de dégoût, ni de langueur. Quand l'âge, les maladies, peut-être aussi un peu la facilité de la jouissance ont diminué son goût, j'ai été longtemps sans m'en apercevoir ; j'aimais pour deux, je passais ma vie entière avec lui, & mon cœur, exempt de soupçon, jouissait du plaisir d'aimer & de l'illusion de se croire aimé. Il est vrai que j'ai perdu cet état si heureux, & que ce n'a pas été sans qu'il m'en ait coûté bien des larmes. Il faut de terribles secousses pour briser de telles chaînes : la plaie de mon cœur a saigné longtemps ; j'ai eu lieu de me plaindre, & j'ai tout pardonné. J'ai été assez juste pour sentir qu'il n'y avait peut-être au monde que mon cœur qui eût cette immutabilité qui anéantit le pouvoir des temps ; que si l'âge et les maladies n'avaient pas entièrement éteint les désirs, ils auraient peut-être encore été pour moi, & que l'amour me l'aurait ramené ; enfin, que son cœur, incapable d'amour, m'aimait de l'amitié la plus tendre, & m'aurait consacré sa vie. La certitude de l'impossibilité du retour de son goût & de sa passion, que je sais bien qui n'est pas dans la nature, a amené insensiblement mon cœur au sentiment paisible de l'amitié ; & ce sentiment, joint à la passion de l'étude, me rendait assez heureuse.

Extrait 2

J'ai dit que plus notre bonheur dépend de nous, & plus il est assuré ; & cependant la passion qui peut nous donner de plus grands plaisirs & nous rendre le plus heureux, met entièrement notre bonheur dans la dépendance des autres : on voit bien que je veux parler de l'amour.

Cette passion est peut-être la seule qui puisse nous faire désirer de vivre, & nous engager à remercier l'auteur de la nature, quel qu'il soit, de nous avoir donné l'existence. Mylord Rochester a bien raison de dire que les dieux ont mis cette goutte céleste dans le calice de la vie pour nous donner le courage de la supporter:

« Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient :
Car sans l'amour, il est triste d'être homme. »

Si ce goût mutuel, qui est un sixième sens, & le plus fin, le plus délicat, le plus précieux de tous, se trouve rassembler deux âmes également sensibles au bonheur, au plaisir, tout est dit, on n'a plus rien à faire pour être heureux, tout le reste est indifférent ; il n'y a que la santé qui y soit nécessaire. Il faut employer toutes les facultés de son âme à jouir de ce bonheur ; il faut quitter la vie quand on le [*perd*] & être bien sûr que les années de Nestor ne sont rien au prix d'un quart-d'heure d'une telle jouissance. Il est juste qu'un tel bonheur soit rare ; s'il était commun, il vaudrait bien mieux être homme que d'être dieu, du moins tel que nous pouvons nous le représenter. Ce qu'on peut faire de mieux, est de se persuader que ce bonheur n'est pas impossible. Je ne sais cependant si l'amour a jamais rassemblé deux personnes faites à tel point l'une pour l'autre, qu'elles ne connussent jamais la satiété de la jouissance, ni le refroidissement qu'entraîne la sécurité, ni l'indolence & la tiédeur qui naissent de la facilité & de la continuité d'un commerce dont l'illusion ne se détruit jamais (car où en entre-t-il plus que dans l'amour?), & dont l'ardeur, enfin, fût égale dans la jouissance et dans la privation, & pût supporter également les malheurs & les plaisirs.

Extrait 3

Une autre source de bonheur, c'est d'être exempt de préjugés, & il ne tient qu'à nous de nous en défaire. Nous avons tous la portion d'esprit nécessaire pour examiner les choses qu'on veut nous obliger de croire ; pour savoir, par exemple, si deux & deux font quatre, ou cinq ; & d'ailleurs, dans ce siècle, on ne manque pas de secours pour s'instruire. Je sais qu'il y a d'autres préjugés que ceux de la religion, & je crois qu'ils sont très bons à secouer, quoiqu'il n'y en ait aucun qui influe autant sur notre bonheur & notre malheur que celui de la religion. Qui dit préjugé, dit une opinion qu'on a reçue sans examen, parce qu'elle ne se soutiendrait pas. L'erreur ne peut jamais être un bien, & elle est sûrement un grand mal dans les choses d'où dépend la conduite de la vie.

Extrait 4

Par cette raison d'indépendance, l'amour de l'étude est de toutes les passions celle qui contribue le plus à notre bonheur. Dans l'amour de l'étude se trouve renfermée une passion dont une âme élevée n'est jamais entièrement exempte, celle de la gloire ; il n'y a même que cette manière d'en acquérir pour la moitié du monde, & c'est cette moitié justement à qui l'éducation en ôte les moyens, & en rend le goût impossible.

Il est certain que l'amour de l'étude est bien moins nécessaire au bonheur des hommes qu'à celui des femmes. Les hommes ont une infinité de ressources pour être heureux, qui manquent entièrement aux femmes. Ils ont bien d'autres moyens d'arriver à la gloire, & il est sûr que l'ambition de rendre ses talents utiles à son pays & de servir ses concitoyens, soit par son habileté dans l'art de la guerre, ou par ses talents pour le gouvernement, ou les négociations, est fort au-dessus de [*celle*] qu'on peut se proposer pour l'étude; mais les femmes sont exclues, par leur état, de toute espèce de gloire, & quand, par hasard, il s'en trouve quelqu'une qui est née avec une âme assez élevée, il ne lui reste que l'étude pour la consoler de toutes les exclusions & de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée par état.